

Europe Solidaire Sans Frontières > Français > Europe & France > France > À gauche (France) > Histoires, bios et militant.es à gauche (France) > Michel Foucault > **Un entretien entre Michel Foucault et des militants de la LCR pour le (...)**

Un entretien entre Michel Foucault et des militants de la LCR pour le quotidien « Rouge »

vendredi 27 juin 2014, par [FOUCAULT Michel](#), [LAVAL Christian](#) (Date de rédaction antérieure : juillet 1977).

Entretien inédit entre Michel Foucault et quatre militants de la LCR, membres de la rubrique culturelle du journal quotidien *Rouge* (juillet 1977)

Présentation

Cet entretien a eu lieu dans les premiers jours du mois de juillet 1977. Animateurs de la rubrique culturelle du journal quotidien *Rouge*, nous avions le désir de rendre compte d'un livre de Michel Foucault paru en 1976, *La Volonté de savoir*, premier volume de son *Histoire de la sexualité*, et plus encore de pouvoir questionner son auteur sur son rapport au marxisme et au gauchisme. Michel Foucault avait paru un temps très lié à la fraction maoïste de l'extrême gauche et n'avait en tout cas jamais eu de contacts directs avec les trotskystes de la Ligue communiste révolutionnaire, lesquels avaient plutôt tendance à le renvoyer hors du champ légitime de la pensée révolutionnaire. Or il était pour nous, surtout depuis *Surveiller et punir*, un « éveilleur » qui avait toute sa place dans un quotidien comme *Rouge*, conviction qui n'était pas partagée par les responsables du journal. *La Volonté de savoir* représentait en outre une mise en question particulièrement de la doxa freudo-marxiste qui avait cours dans la Ligue, tout en posant de redoutables défis à la psychanalyse lacanienne qui nous passionnait alors. Nous étant présentés à Michel Foucault comme des militants de la Ligue et journalistes à Rouge, rien d'étonnant à ce qu'il nous ait considéré comme des représentants de la « ligne » dominante, en accord avec les positions défendues par Jean-Marie Brohm dans la revue qu'il animait à cette époque, *Quel corps ?* [1], alors que nous étions, pour des raisons d'ailleurs différentes, des « marginaux » à l'intérieur de cette organisation. Notre activité dans la rubrique culturelle était d'ailleurs pour nous un moyen (qui s'est avéré bien illusoire) de transformer le rapport de la Ligue avec la recherche intellectuelle et esthétique du moment. C'est à l'occasion de la réunion mémorable au théâtre Récamier, le 21 juin 1977 que j'ai rencontré Michel Foucault. Comme on sait, cette réunion, organisée à l'occasion de la visite de Brejnev en France, fut l'occasion d'entendre Léonid Plioutch et d'autres dissidents. On en a fait l'une des grandes manifestations de la « nouvelle philosophie », alors même que s'y étaient retrouvés des intellectuels et des militants de presque toute la gauche anti-stalinienne.

C'est d'ailleurs en tant que militant de la Ligue que je m'y trouvais. Profitant d'un intermède, j'ai dit à Michel Foucault notre souhait d'un entretien pour le journal, ce qu'il accepta sur le champ, m'invitant à lui téléphoner rapidement afin que nous puissions mettre sur pied cette rencontre. Ce que je fis quelques jours plus tard. C'est ainsi que nous eûmes la chance de passer un long après-

midi d'été à échanger de la façon la plus libre sur tous les sujets qui nous intéressaient. Il se trouve que cet entretien ne reçut pas de la part de la rédaction du quotidien un accueil enthousiaste, on en comprendra les raisons en le lisant, et qu'il est resté en grande partie inédit jusqu'à ce jour. J'ai transmis une copie de l'enregistrement à François Ewald à la fin des années 1980, si je me souviens bien. Certains chercheurs ont pu l'écouter et l'étudier dans les archives Foucault déposées à l'IMEC à Caen et régies par le Centre Michel Foucault, ou en entendre des extraits sur France culture. Plus curieusement, le collectif théâtral Foucault 71 en distribue depuis des années une version fidèle, mais très abrégée, aux spectateurs de ses représentations. La transcription de l'entretien qui suit est presque complète, il en manque toutefois la conclusion.

Christian Laval, juin 2011

Texte de l'entretien

Rouge : Nous voudrions vous interroger, à propos de ce livre qui est une sorte de grande préface qui présente ce qui viendra ensuite, sur l'enquête historique dans ce livre et sur son lien à vos travaux précédents, dont l'Archéologie du savoir, sur son mode d'exposition, son fictionnement du travail historique. En même temps, nous voudrions poser le problème de la situation de l'intellectuel, sur ce que vous définissez comme « intellectuel spécifique », et partant de là, sur la représentation que vous vous faites de votre travail, de même que nous aimerions vous entendre sur ce qu'on pourrait appeler un « effet Foucault ».

Michel Foucault : Bon. Vous avez soif, vous avez ...non ? Comme vous voulez hein. Non ? Quand on aura beaucoup parlé ...

Rouge : Quant vous aurez beaucoup parlé !

Michel Foucault : On va peut-être parler de l'histoire là tout de suite ... Vaut mieux essayer de faire des réponses courtes...j'essaierai de donner des réponses un peu courtes.

Rouge : Oui, enfin, on n'a pas de questions calibrées, ce n'est pas vraiment une interview ...c'est plutôt voir l'orientation de votre travail ...

Michel Foucault : La première chose qui me vient à l'esprit, la première chose qui me vient par association libre sur les questions que vous venez de me poser, si vous voulez, ce serait ceci : il y a actuellement une ligne de pente très nette parmi ceux qu'on peut appeler les intellectuels qui les conduit à du travail d'enquête historique...En gros, le grand moment de la théorie et de l'édification de la théorie qui se situe vers les années 1960-1968, ce moment-là est passé, au profit d'une recherche de savoir historique, d'histoire quasi-empirique. Je pense qu'il y a malgré tout un danger dans ce genre de recherches, principal danger qui n'est pas tant dans l'absence de théorie que dans une sorte de lyrisme implicite qui serait celui du naturalisme : c'est-à-dire « à quoi sert l'histoire, sinon à essayer de faire table rase du passé, en tout cas de découvrir les différentes sédimentations déposées par l'histoire pour que ré-affleure enfin le ruisseau clair et mélodieux (rires) que les tristesses du monde, l'exploitation capitaliste, les stalinismes divers ont pu faire taire. Détruisons les hôpitaux psychiatriques, pour que la voix pure de la folie se fasse entendre, abolissons les prisons pour que la grande révolte des délinquants puisse se faire jour, « à bas la répression sexuelle », pour que notre jolie sexualité printanière et fleurie puisse réapparaître. Je crois que dans le goût actuel

pour les recherches historiques, je crois qu'il y a cette espèce de nostalgie, une nostalgie des retours et le postulat qu'au dessous de l'histoire, il y a la vie elle-même, qu'il faut déceler et desceller.

Rouge : Ce qui serait donc l'enjeu de ce travail de restauration des énoncés historiques, y compris, par exemple, on observe la tentative de restaurer une sorte de mémoire populaire. Je pense aux travaux de Rancière...

Michel Foucault : Non justement les travaux de Rancière ne tombent pas sous la critique que je voudrais faire de ce naturalisme. Je crois que mobiliser la mémoire, réactualiser en effet le passé ne doit pas avoir pour sens cette redécouverte d'une bonne nature cachée. Derrière l'histoire, il n'y a pas Rousseau, derrière l'histoire, il n'y a pas le bon sauvage, derrière l'histoire, il y a toujours l'histoire, enfin bon... Et par conséquent dans mon esprit, la réactualisation d'une mémoire historique doit avoir pour sens de ressaisir les rapports de force qui sont établis, fixés, figés actuellement. Beaucoup de ces rapports de force, on les considère comme intangibles, alors qu'en fait, ils ont une histoire, ils ont des conditions historiques et d'apparition et de fonctionnement. C'est-à-dire que l'on peut repérer en en faisant une analyse historique juste les points de faiblesse et les lieux par où on peut les attaquer. C'est donc une histoire non pas à fonction nostalgique mais à fonction stratégique, ou tactique.

Rouge : Comment vous vous situez-vous dans le débat auquel on a assisté dans les colonnes du *Monde* entre Jean Chesnaux, qui lui articule directement le travail de l'historien aux luttes actuelles, et qui veut mettre l'histoire au service de la classe ouvrière, et d'autre part Le Roy Ladurie qui pense que cette position rappelle le jdanovisme des belles années. Votre parcours échappe en fait aux deux positions et cherche une autre articulation ...

Michel Foucault : Je n'ai pas assisté à ce débat, je ne devais pas être en France, mais j'en ai eu des bribes. Dans ce débat, il m'a semblé par les échos que j'en ai eues que l'enjeu c'était tout de même l'objectivité de l'histoire, la scientificité, que Le Roy Ladurie voulait sauver et dont Chesnaux voulait montrer que c'était en fait un leurre. C'est un problème que je trouve trop philosophique pour moi, c'est très bien que les historiens le posent, mais ça me dépasse beaucoup (rires). Je crois que, en fait, dans l'ensemble des critiques qui sont faites actuellement, on est loin d'avoir abordé d'une façon assez radicale le problème de la science pour que l'on puisse poser la question de l'objectivité du savoir historique ou de l'objectivité de l'économie d'une façon efficace, on retombe sur des vieux schémas, sur de vieilles disputes, de l'histoire engagée, de l'histoire universitaire, de l'histoire polémique, etc., cela ne paraît pas très efficace comme problème.

Je ne suis pas un historien, ni professionnellement, ni dans ma pratique ; aucun historien ne se reconnaît dans le travail que je fais. Mon problème est toujours un problème contemporain, qui est le fonctionnement de l'asile, comment la justice pénale fonctionne actuellement, qu'est-ce c'est que les discours sur la sexualité que l'on entend actuellement, etc., et à partir de cela, essayer de faire ce que j'appelle l'archéologie, pour éviter le mot l'histoire, l'archéologie d'un problème.

Rouge : Pourtant le titre de votre dernier livre porte le mot « histoire »... Pourquoi ne pas dire plutôt « généalogie » ?

Michel Foucault : Oui, oui, finalement « histoire » bien sûr, c'est très embêtant, oui, le mot histoire je me suis rabattu sur lui parce qu'il ne veut plus rien dire et qu'on accepte actuellement de l'employer sans être trop forcé à se dire historien de profession ou sans avoir à fonder en scientificité ce qu'on dit ; le mot « généalogie », si je n'ai pas employé le mot de « généalogie », c'est qu'il a des connotations très exactement nietzschéennes.

Rouge : C'est un terme que vous avez employé d'ailleurs dans un article du séminaire d'Hyppolite et

vous partiez justement de la généalogie de la morale. Ensuite vous faites un travail sur la prison, qui est la généalogie du châtement. Le mot « généalogie » désigne bien le sens de votre travail si on voulait mettre une étiquette sur votre travail...

Michel Foucault : Si vous voulez. Cela va vous paraître prétentieux et délirant, mais j'essaie de prendre Nietzsche au sérieux et précisément la Généalogie de la morale et tous les bouquins que j'ai écrits pourraient se placer sous le titre de « généalogie de la morale », mais cela me gêne un peu, car on semble s'abriter derrière un parapluie philosophique, on vient vous demander : « à quel titre êtes-vous nietzschéen, pourquoi ? », cela pose toute une série de problèmes... C'est bien une généalogie, et une généalogie de la morale que j'essaie de faire, une généalogie des systèmes de contrainte et des systèmes d'obligation, c'est la généalogie des obligations qui nous constituent et nous traversent.

Rouge : Vous disiez dans *L'Archéologie du savoir* qu'une archéologie de la sexualité, plutôt que de déboucher sur un travail proprement scientifique dans une direction épistémologique, ou scientifique, déboucherait dans un sens éthique ...

Michel Foucault : Je crois que j'ai pas mal changé à ce niveau-là. En tout cas, pour « généalogie », tout à fait d'accord. Il ne me viendrait pas à l'idée de faire les théories de la sexualité ou des pratiques sexuelles au Moyen-âge. Non pas que je trouve cela inintéressant, mais ce n'est pas là mon problème. Mon problème c'est : « notre actualité étant donnée, comment est-ce que l'on peut, à travers une analyse généalogique, repérer les points stratégiquement significatifs, tactiquement utiles à l'heure qu'il est. Voilà.

Rouge : Sur le problème de la stratégie, sans plaquer un débat habituel sur la stratégie, vous dites dans la Volonté de savoir, que c'est le pouvoir lui-même qui fait la stratégie entre différents points de tension, mais quand vous voulez donner une perspective stratégique, quel est l'agent de la stratégie ?

Michel Foucault : Là c'est un truc important. J'ai dans la tête un texte écrit par Jean-Marie Brohm dans *Quel Corps ?* Est-ce que vous voyez ?

Rouge : Vous savez, il en écrit beaucoup...il a une production abondante.

Michel Foucault : Je croyais que vous étiez très liés à lui, il n'était pas à la Ligue ?

Rouge : Il y était, mais il a quitté la Ligue ...sur un certain nombre de désaccords ...on a des divergences avec lui.

Michel Foucault : Je croyais que c'est dans cette direction qu'était votre problème...

Rouge : Mais vous parlez de quel texte ?

Michel Foucault : C'est dans le dernier numéro de *Quel corps ?* Il reprend un texte que Deleuze avait écrit sur moi, il ne reprend même pas mes formulations mais celles de Deleuze et il fait un certain nombre de critiques du genre : « vous voyez bien que ce que dit Foucault est complètement antimarxiste, etc. ». Je croyais que cela représentait les questions que vous vous posiez et que vous êtes bien en droit de me poser, je n'y voyais aucun inconvénient, et j'avais relu ce texte [2]...

Rouge : Pour que vous sachiez ce qu'il en est ...On a décidé de faire un travail sur votre travail, à la rubrique culturelle de Rouge, ou plutôt dans la sous-rubrique que nous constituons, on a eu des discussions entre nous, et il ne viendrait à aucun d'entre nous de dire que ce que fait Foucault est antimarxiste, ou que c'est une machine de guerre contre le marxisme, etc. Sinon, on ne serait pas là.

Michel Foucault : Mais si vous me le disiez, je n'y verrai pas d'inconvénient

Rouge : Oui bien sûr, mais vous savez, si c'était le cas on vous aurait cartonné sans autre forme de procès... (rires). J'ai parlé de Rancière tout à l'heure. Quand il fait ressortir la révolte populaire, quand il travaille sur 1848, il travaille aussi sur le présent. Le peuple est l'agent qui se réapproprie cette mémoire et en fait quelque chose. Mais vous, où est l'agent ?

Michel Foucault : Moi ce que je voudrais essayer de saisir, c'est le pouvoir. Non pas tel qu'on l'entend d'ordinaire, cristallisé dans des institutions ou dans des appareils, mais si vous voulez, le pouvoir en tant qu'il est à travers tout un corps social, l'ensemble de ce que l'on peut appeler la lutte de classes. Pour moi, à la limite, je dirais, le pouvoir, c'est la lutte de classes, c'est-à-dire l'ensemble des rapports de force, c'est-à-dire des rapports forcément inégalitaires, mais également changeants, qu'il peut y avoir dans un corps social et qui sont les actualisations, les drames quotidiens de la lutte de classes.

Ce qui se passe dans une famille par exemple, les rapports de pouvoir qui s'y jouent entre parents et enfants, mari et femme, ascendants et descendants, jeunes et vieux, etc., ces rapports de force, ces rapports de pouvoir sont des rapports de force qui, d'une manière ou d'une autre, - et c'est ça qu'il faut analyser-, sont la lutte de classes. C'est-à-dire que, c'est là où est peut-être le point difficile et que vous n'admettriez pas, je ne dirais pas : il y a une lutte de classes comme ça, à un certain niveau fondamental, dont le reste n'est que l'effet, la conséquence, mais que la lutte de classes concrètement, c'est tout ce que nous vivons.

Rouge : Là-dessus, on sera d'accord...

Michel Foucault : Alors le pouvoir, il n'est ni d'un côté, ni de l'autre, il est précisément dans l'affrontement, avec bien entendu des instruments que les uns possèdent, des armes que les autres ont, les bras d'un côté, l'armée de l'autre, les fusils ici.... Mais dire que la bourgeoisie possède le pouvoir parce que, en effet, c'est la classe bourgeoise qui possède les armes, dire que la bourgeoisie s'est appropriée le pouvoir parce que l'appareil d'Etat est contrôlé par elle, ne me paraît pas une formulation suffisamment précise, suffisamment exacte, dès lors que l'on veut analyser l'ensemble des rapports de pouvoir qu'il y a dans un corps social. L'appareil d'Etat, les appareils d'Etat sont la manière, les instruments et les armes, que la bourgeoisie se donne dans une lutte de classes, dont tous les aspects constituent les rapports de pouvoir qui sont immanents à un corps social, qui le font tenir ; autrement dit, c'est l'idée que le corps social ne tient pas par l'effet d'un contrat, ni d'un consensus, mais par l'effet d'autre chose, qui est précisément la guerre, la lutte...le rapport de forces.

Rouge : Mais ce avec quoi vous ne seriez pas d'accord, c'est avec la représentation d'un front, la représentation de deux positions bien campées l'une en face de l'autre, un affrontement de sujets disons...

Michel Foucault : L'analyse qui consisterait à dire que dans un corps social, vous avez deux catégories de gens, ceux qui ont le pouvoir et ceux qui ne l'ont pas, ceux qui appartiennent à telle classe et ceux qui appartiennent à telle autre, ne rend pas compte... cela peut valoir soit pour certains moments particuliers où effectivement la distribution binaire s'opère, cela peut valoir également pour une certaine distance et sous un certain angle, ou pour envisager par exemple certains rapports de pouvoir économique, on peut parfaitement dire cela va...mais si vous arrivez à un certain niveau type d'exercice de pouvoir, le pouvoir médical par exemple, le pouvoir sur les corps, le pouvoir sur la sexualité etc, il est certain que faire jouer immédiatement l'opposition binaire, en disant « les enfants c'est comme les prolétaires, les femmes, etc., » vous n'aboutissez rigoureusement à rien, sauf à des aberrations historiques. Voilà en gros ce que je veux dire.

Rouge : Quand vous dites dans *La Volonté de savoir* que les rapports de pouvoir, il faut cesser de les analyser en négatif, à quoi renvoie le mot négatif si cela ne renvoie pas à la dialectique est-ce que c'est une critique de type nietzschéen de la dialectique ? Est-ce un rejet du négatif à la manière de Lyotard ?

Michel Foucault : Non, ce n'est pas cela que je veux dire. Je crois qu'on a eu deux grands modèles pour analyser la société et les rapports de force à l'intérieur d'une société. Le modèle juridique qui consiste à dire ceci : une société a pu se former le jour où les gens ont renoncé à une part de leur droit, une part de leur liberté, une part de leur violence, qu'ils l'ont transférée à un souverain, lequel leur a imposé une loi, qui précisément sanctionnait tout ce qui serait renoncement à ce renoncement, ce qui serait infraction à ce renoncement. C'est la théorie juridique traditionnelle du pouvoir. Il y a une autre analyse que vous trouvez chez les historiens, qui est plutôt ce que j'appellerai le modèle de l'invasion. Vous avez au fond un peuple heureux, propriétaire et responsable de lui-même, au-dessus duquel viennent s'abattre comme des animaux de proie les envahisseurs qui volent la terre, s'emparent des femmes, imposent des lois, assujettissent, et puis traquent et punissent toute volonté de révolte. Dans ces deux modèles, le modèle juridique du renoncement et le modèle historique de l'invasion, de toute façon le pouvoir, cela consiste à empêcher, à empêcher que quelqu'un fasse quelque chose, soit parce qu'il y aurait renoncé par contrat, soit parce qu'on ne veut pas et qu'on a la force, les armes pour l'en empêcher, ce sont les esclaves, les serfs, les vaincus... Ces deux images du pouvoir ne rendent pas compte de ce qui se passe réellement dans les rapports de pouvoir qui traversent un corps social et qui le font tenir.

Je dirais en gros : la question qu'on pose si souvent maintenant : « Comment se fait-il que l'on aime le pouvoir ? », cette question n'a de sens que si l'on suppose que le pouvoir est entièrement négatif, que le pouvoir est quelque chose qui vous dit non. A ce moment-là, en effet, comment se fait-il que l'on supporte que l'on vous dise non ? La question « comment aime-t-on le pouvoir ? » ne se pose plus dès lors qu'on s'aperçoit que le pouvoir, c'est ce qui nous traverse positivement et nous fait faire effectivement quelque chose, et nous donne effectivement des gratifications, nous traverse de toute une machinerie productive dont on est l'agent, le bénéficiaire, jusqu'à un certain point bien sûr, etc. C'est cela que je veux dire.

Rouge : Vous mettez en cause le fait que le pouvoir fonctionne uniquement à la répression ?

Michel Foucault : Oui, qu'il fonctionne uniquement à la répression, au renoncement, à l'interdit. Ces deux modèles, celui du contrat et celui de l'invasion, ont été curieusement relancés par la psychanalyse. C'est le modèle en gros freudo-reichien, le pouvoir c'est ce qui dit non, c'est le surmoi, c'est l'interdit. C'est le refoulement, c'est la loi. C'est en cela que je critique le négatif.

Rouge : Est-ce qu'on peut vous poser une question très abruptement et volontairement très bête ? Et les coups de matraque des CRS ?

Michel Foucault : Eh ben, oui, alors ...(Rires). Mais vous avez tout à fait raison.

Rouge : C'était volontairement provocateur...

Michel Foucault : Bon alors, mon problème n'est pas du tout de dire : la répression n'existe pas. Si vous voulez tout à l'heure, on pourra parler aussi de la misère sexuelle qui existe. La répression, ça existe et ça existe massivement. Mais est-ce que c'est politiquement juste et historiquement exact de ne jamais saisir le pouvoir que sous cette forme quasi-caricaturale qu'est la répression ? Je dirais la répression, c'est la forme terminale du pouvoir. C'est-à-dire le moment où en effet il rencontre certaines limites, où ça bute, où il ne peut pas aller plus loin et où le rapport de force dans sa brutalité nue réapparaît, à ce moment-là il s'arme. Mais en fait, bien avant cela, bien en amont de ce

stade terminal, il y avait eu toute une série de mécanismes beaucoup plus complexes, beaucoup plus investissants et qui nous traversent de façon beaucoup plus solide. On sait bien d'ailleurs que quand un pouvoir use de la matraque, c'est qu'il est très faible, c'est qu'il est à bout. Littéralement à bout, c'est le bout du pouvoir. C'est le cas-limite.

Je ne veux pas dire qu'il n'y a répression que dans ces cas-limites, mais il me semble que les moments répressifs dans l'exercice du pouvoir doivent bien être compris comme des moments à l'intérieur de rouages compliqués où vous avez bien autre chose, mais si vous privilégiez les moments répressifs, vous avez du pouvoir une image caricaturale qui ne rend pas compte de ce phénomène dont nous devons tous avoir conscience, depuis le temps que la révolution ne se produit pas, c'est-à-dire que le pouvoir tient.

Rouge : Vous avez quasiment inversé une formule bien connue, vous avez dit « le fusil est le bout du pouvoir » au lieu de « le pouvoir est au bout du fusil » (rires).

Michel Foucault : Exactement. Je ne dis pas qu'il est toujours au bout du pouvoir, mais il est plutôt au bout du pouvoir. En tout cas, il est politiquement important de ne pas toujours saisir le pouvoir par le « bout fusil », qui n'est que l'un des aspects. Car vous avez toutes sortes de congruences entre le modèle juridique, le modèle historique, le modèle psychanalytique pour présenter le pouvoir exactement comme Goethe parlait de Méphisto, comme celui qui toujours dit non.

Rouge : C'est ce que vous disiez déjà dans *Surveiller et punir*, qu'il ne faut pas prendre le pouvoir comme ce qui s'oppose. Qu'est-ce qui reste cependant dans votre travail, du discours de l'interdit, du non, du discours de l'État ?

Michel Foucault : Il ne faut pas identifier le discours qui dit non et le discours de l'État. Ce qu'il en reste ? Dans *Surveiller et punir*, je commençais à penser un peu des trucs comme cela, mais ce n'était pas suffisamment clair. J'ai essayé de montrer comment l'organisation du système pénal et de la délinquance, qui en est l'autre aspect, était une manière, du moins jusqu'à un certain point si vous voulez, de dire non, mais c'était une manière de redistribuer entièrement le fonctionnement des illégalismes et on peut dire que vous avez eu là un phénomène de redistribution, de répression si vous voulez, de formes d'illégalismes, mais toute la mécanique disciplinaire par laquelle on a obtenu la suppression d'un certain nombre d'illégalismes, cette mécanique disciplinaire n'était pas simplement une modalité négative d'interdiction. C'est en fixant les gens, c'est en dressant leurs corps, c'est en obtenant à partir d'eux et avec eux toute une série de performances économiques, politiques aussi, que ces illégalismes ont finalement disparu. Le côté suppression, disparition, barrage existe, mais je ne crois pas qu'il faille le privilégier comme étant l'essence même du pouvoir. Dans le cas de la sexualité, je ne veux pas du tout montrer que la sexualité a été libre, je le dis tout au long du truc, ce n'est pas de ça dont il s'agit, mais la modalité des rapports du pouvoir au sexe, au du pouvoir au corps, du pouvoir au plaisir, n'est pas essentiellement, fondamentalement, principalement négative. En tout cas les effets de répression ou de misère sexuelle – je préfère le mot de misère sexuelle –, sont inscrits dans ces mécanismes même positifs. Je vais prendre un exemple. Il est certain qu'à l'intérieur de la famille bourgeoise, qui a été le modèle même imposé à toute la société au XIX^e siècle, il y a eu une véritable hypersexualisation des rapports entre les gens, en particulier entre parents et enfants. La sexualité des enfants est devenu le problème de la famille ; tout le monde y a pensé, tout le monde s'en est occupé, voilà un phénomène d'hypersexualisation. Il ne suffirait pas de dire que la sexualité des enfants a été réprimée, ou qu'elle a été occultée, ce n'est pas vrai, c'est beaucoup plus compliqué que cela ; on a constitué toute une famille incestueuse, toute une famille traversée de gratifications sexuelles, de plaisirs sexuels, de caresses, d'attentions, de regards, de complicités. Cela n'a pas constitué une libération mais une certaine misère sexuelle, des enfants et des adolescents, et jusqu'à un certain point aussi, des familles. Donc le problème c'est de replacer ces effets de misère, de les resituer à partir des mécanismes positifs qui les ont produits.

En étant très prétentieux, je ferai la comparaison suivante : au fond, Marx quand il a commencé à faire ses analyses, il avait autour de lui des pensées, une analyse socialiste qui posaient essentiellement la question de la pauvreté et qui disaient : « on est pauvre, comment se fait-il que nous qui produisons les richesses, nous soyons pauvres ». Autrement dit, la question posée était celle du vol : « Comment les patrons nous volent-ils, comment la bourgeoisie nous vole-t-elle ? » Question négative que les socialistes de l'époque ne pouvaient pas résoudre parce qu'à cette question négative ils répondaient par une réponse négative : « vous êtes pauvres parce qu'on vous vole ». Marx a inversé le truc en disant : bon, cette pauvreté, cette paupérisation, à laquelle nous assistons, elle est liée à quoi ? Il a découvert que les mécanismes positifs formidables qui étaient derrière tout ça, ceux du capitalisme, de l'accumulation du capital, tous ces mécanismes positifs de l'économie qui était propre à la société industrielle qu'il avait sous les yeux. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il a nié pour autant la paupérisation, au contraire il lui a fait une place très particulière, mais il est passé d'une analyse de type négatif à une analyse de type positif qui restitue à leur place les effets négatifs. Encore une fois de façon très prétentieuse, je voudrais faire un peu la même chose. Ne pas se laisser leurrer par le phénomène proprement négatif de cette misère sexuelle, elle existe, mais il ne suffit pas de l'expliquer, de façon un peu tautologique, par la répression, dire que « si on est misérable sexuellement c'est parce qu'on est réprimé », mais derrière cette misère sexuelle, quelle est l'énorme mécanique positive de pouvoir qui investit le corps et qui produit les effets.

Rouge : Votre travail consisterait donc à disqualifier des questions, mais sans les renvoyer au néant, mais en disant : ce ne sont pas les seules questions, surtout ce ne sont pas les questions fondamentales...

Michel Foucault : ...Mais surtout que l'on ne croit pas se donner une réponse quand on a donné une réponse isomorphe à la question posée. La question posée « on est malheureux sexuellement », on est tous d'accord, si on répond de façon tautologique en disant « on est malheureux parce qu'on est privé de sexualité », alors je ne crois pas qu'on aboutit à la vraie question et à la solution.

Rouge : À partir de là, de l'autre côté, se pose la question de ce que cela implique de remettre à sa place cette forme de pouvoir inspiré, de haut vers le bas, et en particulier de ce que cela implique au niveau des luttes et des résistances. Comment peuvent se nouer et s'unifier les types de luttes ? Et cela pose la question complémentaire de la place de Michel Foucault dans ces luttes, donc la question de ces luttes et de votre lutte à vous. Comment Michel Foucault peut-il se débrouiller entre les grandes citadelles ...

Michel Foucault : ...Il se débrouille mal ... (rires)

Rouge : Pour revenir un peu sur la question de l'histoire avec *L'Archéologie du savoir*, y avait-il un accrochage avec ce qui se passait du côté de l'histoire et des luttes qui se déroulaient là autour de la question de la vérité historique ? C'était aussi et déjà une question autour du nouage des luttes avec d'autres forces. Il n'y a pas seulement la façon dont votre travail se noue avec des luttes sur le terrain historique, mais aussi avec la psychanalyse, et cela pose la question de la conception du pouvoir et de la loi que vous lui prêtez. Peut-être que ce n'est pas si simple. Il y a des lieux différents dans la psychanalyse et des lieux qui résistent à cette conception. Peut-être que pas plus qu'il n'y a « Le » marxisme, il n'y a « La » psychanalyse. Notre présence ici témoigne en tout cas du fait que la question du côté du marxisme n'est pas réglée, et que le marxisme, il y a belle lurette que cela n'existe plus, qu'il y a beaucoup de sensibilités. Il y a aussi une autre question que l'on pourrait vous poser sur les possibles effets de malentendu qui peuvent se produire à partir de vos interventions, comme le montre le titre de l'article de *Politique hebdo* qui était, écrit en gros titre : « une nouvelle vérité sur le sexe ».

Michel Foucault : (Rire aux éclats), ça alors ! Je comprends pourquoi ils ne m'ont pas envoyé le numéro ...

Cela fait sacrément des questions. On pourrait peut-être parler des luttes proprement dites. Si on admet en effet le modèle juridique du pouvoir dont nous parlions tout à l'heure, ou le modèle historique de l'invasion, le problème : « comment des luttes sont-elles possibles, des résistances sont-elles possibles ? », c'est un problème qui en effet se pose. Mais si vous admettez que le pouvoir dans une société, ce n'est rien d'autre que l'ensemble des rapports de force qui existent, il est évident que, si vous voulez, vous avez autant de résistances que vous avez de pouvoirs. C'est-à-dire que vous ne pouvez absolument pas dissocier l'analyse de mécanismes de pouvoir de l'analyse des résistances qui rendent nécessaire telle forme de pouvoir, qui donnent à l'exercice du pouvoir telle forme à tel moment. Autrement dit, le pouvoir s'exerce toujours sur une résistance et une résistance s'oppose toujours à un type de pouvoir. Alors le problème est beaucoup plus, je crois, de l'organisation, de la coordination tactique et de l'intégration stratégique de ces points de résistance, tout comme de l'autre côté, vous avez de la part de ceux qui dominant, c'est-à-dire de ceux pour qui le rapport de force est favorable, le problème, c'est l'intégration en grands éléments tactiques et en stratégies cohérentes des avantages dont ils disposent. Les appareils d'Etat, ce n'est pas autre chose que la cristallisation sous forme d'instruments stables, institutionnels, légalisés, d'un certain nombre de rapports de force. La révolution, les mouvements révolutionnaires, les partis révolutionnaires sont l'organisation de ces points de résistance, et donc il est tout à fait normal que le problème stratégique d'un parti révolutionnaire cela soit de répondre à l'intégration stratégique dans un Etat d'une domination de classe. Donc on dit souvent, et pas seulement Jean-Marie Brohm, que pour moi, l'Etat n'existe pas. Mais pas du tout. Il faut comprendre que l'Etat ...on ne peut pas comprendre un rapport de force social à partir de l'Etat, comme en étant le foyer primitif, mais comprendre l'Etat comme la cristallisation institutionnelle d'une multiplicité de rapports de force qui passent par l'économie, fondamentalement, mais qui passe aussi par toute une série d'institutions, la famille, les rapports sexuels, etc.

Rouge : Ce que vous voulez dire, c'est que le pouvoir ça part de la base...

Michel Foucault : Si le pouvoir c'est la lutte de classes ou la forme que prend la lutte des classes, il faut replacer le pouvoir dans la lutte de classes. Voilà. Mais je crains qu'on ne fasse souvent dans beaucoup d'analyses le contraire et que l'on définisse la lutte des classes comme une lutte pour le pouvoir. Il faudrait regarder les textes de Marx, mais je ne crois pas être radicalement antimarxiste en disant ce que je dis.

Rouge : On n'a jamais pensé ça, que vous fassiez une machine de guerre contre le marxisme...

Michel Foucault : Je ne me sens pas une obligation de fidélité. Mais quand vous regardez les analyses concrètes que fait Marx à propos de 1848, de Louis Napoléon, de la Commune, dans les textes historiques plus que dans ces textes théoriques, je crois qu'il replace bien les analyses de pouvoir à l'intérieur de quelque chose qui est fondamentalement la lutte des classes et qu'il ne fait pas de la lutte des classes une rivalité pour le pouvoir. La rivalité pour le pouvoir, il l'analyse à l'intérieur des différents groupes précisément. Aucun des grands commentateurs marxistes n'a tout de même jaugé Marx au niveau des analyses concrètes qu'il faisait de la situation. Ils ne l'ont pas fait pour mille raisons, mais surtout parce que Marx ne cessait de faire des prédictions fausses, il n'a pas cessé de se tromper de mois en mois. Et il a pourtant produit une analyse politique et historique que l'on peut quand même considérer comme vraie, en tout cas beaucoup plus vraie que n'importe quelle autre (rires).

Rouge : Mais sur les pratiques politiques que cela induit, vos travaux ont influencé ou donné des matériaux aux révoltes, ou à l'inverse, les révoltes ont alimenté vos travaux, en tout cas, cela a pu

donner un certain type de pratiques que l'on a pu un peu rapidement traité de « gauchisme culturel », contre l'affirmation de la nécessité d'un parti révolutionnaire, d'une organisation s'attaquant directement au pouvoir d'État, essayant de le briser, etc., il y a eu différents groupes politiques sur les prisons dont votre travail pouvait apparaître comme partie prenante, il y a eu des courants de la nouvelle gauche qui se sont reconnus dans votre travail, il y a eu des interviews dans des journaux auxquels on ne s'attendait pas, comme *Actuel*, et puis à propos de la sexualité, tout d'un coup, on dirait que vous prenez le gauchisme culturel à rebrousse-poil et que vous dites en somme face à tous ces discours qui se sont réclamés de moi sur le thème : « libérons le sexe, les fous, les prisonniers, etc. », attention, il ne s'agit pas de savoir qui a le pouvoir, l'homme sur la femme, les parents sur enfants, mais il s'agit de mécanismes beaucoup plus complexes. Est-ce que, d'une certaine façon, votre travail aujourd'hui n'est pas une espèce une sorte de cran d'arrêt à ce que l'on a appelé le « gauchisme culturel » ?

Michel Foucault : C'est une question capitale. Je dirais ceci : « Gauchisme culturel », je suppose que pour vous le mot est un peu péjoratif...

Rouge : Pas forcément...

Michel Foucault : Je ne le récuserai pas, je dirai tout de même que les organisations politiques, la plupart en tout cas celles que j'ai connues, avaient devant elles un modèle de fonctionnement qui étaient le parti politique, le parti révolutionnaire tel qu'il s'est constitué à la fin du XIX^e siècle et à travers divers avatars, vous le retrouvez dans la social-démocratie, dans les différents PC, dans les organisations trotskystes aussi et même dans les organisations anars... L'histoire des partis et des organisations de parti, cela n'a jamais été fait alors que c'est un phénomène politique de première importance, qui est né à la fin du XIX^e siècle. Je crois qu'il était nécessaire. Or, dans ces pratiques politiques telles qu'elles étaient définies par ces organisations un certain nombre de problèmes ne pouvaient pas apparaître. Ils ne pouvaient pas apparaître, d'abord parce qu'ils ne correspondaient pas aux objectifs politiques immédiats que ces organisations se proposaient, et ils ne faisaient pas partie non plus du domaine d'objets théoriques dont on parlait. Dès lors que l'on parlait de la grève générale à la fin du XIX^e et encore au début du XX^e siècle, ou des dernières crises du capitalisme, ou de la constitution du capitalisme monopoliste d'État, le problème des fous, des hôpitaux psychiatriques, de la médecine, des délinquants, de la sexualité ne pouvaient pas intervenir. On ne pouvait réellement poser ces problèmes, et on ne pouvait se faire entendre qu'à la condition de les poser radicalement hors de ces organisations et je dirais même contre elles. Contre elles, non pas qu'il s'agissait de lutter contre elles par ces instruments-là, mais contre elles, c'est-à-dire en dépit des discours qu'elles tenaient et des objectifs qu'elles voulaient fixer. Donc, nécessairement : petits groupes qu'on essayait de ne pas modeler sur le schéma des organisations, c'est-à-dire trucs qui avaient toujours un objectif particulier, un mouvement, une durée limitée... Dès qu'un objectif était atteint, on dissolvait et on essayait de reprendre ailleurs, etc. Alors, tout ça était nécessaire. Est-ce que ça suffit pour la première partie de la question ?

Rouge : C'est quand même cela qui me paraît intéressant dans l'histoire du gauchisme en France, depuis 68, c'est-à-dire dans l'extrême gauche, je ne pense pas que le mouvement des femmes, les pratiques politiques sur les asiles ou les prisons, sur tous ces espèces de micro- pouvoirs sur lesquels en effet un trait gigantesque avait été tiré par le mouvement ouvrier en général, que ce se soit fait contre les organisations gauchistes, en tout cas cela s'est fait aux marges des organisations gauchistes, qui ensuite ont repris ce type de discours. On le voit à la Ligue communiste, y compris on a des problèmes au sein de nos propres rangs de ce fait-là. Est-ce que vous ne pensez pas que ce type de pratiques est solidaire aussi d'un changement dans l'ordre du discours ? Moi je me rappelle d'une phrase de vous qui disait, je caricature peut-être, « est-ce qu'après tout la théorie ne fait pas partie de ce que l'on condamne, est-ce que le discours théorique ne fait pas partie de ce contre quoi

on se bat ? » C'était dans une interview à *Actuel*. Est-ce vous pensez qu'il y a une solidarité entre ces pratiques politiques plus éclatées par rapport avec ce qui avait été défini comme l'enjeu exclusif de la lutte, la prise du pouvoir, c'est-à-dire l'État, l'appareil d'État, est-ce que ce n'est pas solidaire d'un changement dans le discours ? Je ne veux pas essayer de dire où se situe Michel Foucault par rapport au gauchisme...

Michel Foucault : Oui, il faut en arriver à ça et répondre à l'autre partie de votre question. En effet, sur ce point, je ne me souviens plus de cette phrase, mais je vois bien pourquoi je l'ai dite. Je crois qu'à ce moment-là elle fonctionnait. Effectivement, le discours théorique sur la politique, sur le marxisme, sur la révolution, sur la société a été pendant de longues années, ou en tout cas pendant toute une période, et très nettement entre 1965 et 1970, une certaine manière de refuser l'accès à un certain nombre de problèmes qui étaient considérés comme hypo-théoriques, et indignes de figurer dans le discours de la théorie. Alors, qu'il ait fallu lutter contre le discours théorique, ça j'y souscris et j'ai fait ce que j'ai pu pour lutter contre ce discours théorique, non pas justement par une critique du discours théorique - je n'ai pas voulu montrer que untel ou untel s'était trompé, je m'en foutais et j'avais sans doute raison, ce n'était pas ça mon problème - mais, de toute façon, dans le domaine où on est, ce n'est jamais la démonstration d'une contradiction qui fait taire un discours théorique, c'est sa désuétude. Le faire entrer en désuétude en faisant autre chose. Voilà pour ça.

Le second point maintenant que vous évoquiez : « Vous êtes en train de prendre le gauchisme auquel vous avez été lié à contre-pied ou vous voulez marquer un temps d'arrêt ». Je ne suis pas d'accord avec ces mots là. Ce n'est pas de contre-pied, ce n'est pas de temps d'arrêt, ce serait plutôt une incitation à l'accélération.

La répression par exemple, la notion de répression, le thème de la répression, j'aurais mauvaise grâce à le trouver vraiment détestable et tout à fait mauvais, puisque c'est un mot que j'ai employé souvent, et je peux dire que j'ai fonctionné à la répression (rires), à l'idée de répression, dans l'Histoire de la folie. J'ai fonctionné à la répression.

Mais il suffit maintenant de voir trois choses :

Premièrement, la facilité avec laquelle ce mot se répand partout, dans tous les milieux, dans tous les médias, accepté par tout le monde. Giscard va nous faire bientôt un discours sur la répression et va définir le « libéralisme avancé » comme une société antirépressive, ce n'est plus qu'une affaire de semaines (rires)...Cela veut dire que le mot a perdu les vertus de partage qu'il avait, il n'est plus marqué.

Deuxièmement, dans le discours disons encore de gauche, je crois qu'il véhicule des effets qui sont négatifs, qui sont critiquables et en particulier cette nostalgie, ce naturalisme dont je vous parlais tout à l'heure.

Je voulais dire trois raisons, mais il ne m'en vient plus que deux. Elles me paraissent suffisamment considérables, ces deux raisons, c'est-à-dire piétinement de la pensée de gauche et utilisation par n'importe quelle pensée de ces mots-là et de cette notion-là, ces deux inconvénients montrent bien que au fond elle a fait son usage, que l'outil est usé.

Ce que je voudrais faire, c'est justement dire « bon, ben maintenant on s'en est servi, il faut casser ça », et puis démultiplier au fond l'analyse et se dire « sous ce mot de répression, qu'est-ce que l'on visait ? » Eh bien, regardons : on visait tout un tas de choses, qu'il faut voir maintenant très précisément, et il faut se rendre compte que le noyau de la répression, ce n'était pas comme on le croyait, mais c'était suffisant à ce moment-là de le supposer, cela n'avait pas trop d'inconvénients, ce n'était pas ces mécanismes purement négatifs, frustrants, etc., c'est autre chose, de beaucoup

plus subtil. Donc faire passer l'analyse à un niveau plus précis, plus subtil, liquider cette notion maintenant usée et qui a surtout des effets négatifs et amorcer une analyse d'un autre type, à un autre niveau, qui aura pour effet non pas de revenir en arrière. Il ne s'agit pas de dire : « puisque la sexualité n'a pas été réprimée, et qu'au contraire, on a fait que l'exprimer, que l'extorquer, marre de la sexualité, revenons à un silence décent sur tout ça ». Non, ce n'est pas cela du tout. C'est dire que cette sexualité que nous avons eu raison pendant un certain temps de dénoncer comme réprimée, il faut voir qu'il faut la dépasser. En fait les discours qui se tiennent maintenant sur la sexualité, ils ont quelle fonction ? Ils ont essentiellement pour fonction de dire aux gens : « vous savez, tout ce que vous cherchez en fait de plaisir, en fait de tout votre désir, il n'est en réalité que de l'ordre de la sexualité, laissez-nous faire, nous les spécialistes du sexe, on va vous dire la vérité de tout ça ». Cette revendication de la sexualité qui a eu une valeur de lutte pendant un temps, risque maintenant d'avoir des effets au contraire de raplatissement et d'enfermement des gens dans la seule problématique de la sexualité. Dire : « mais en fait sortons de cela, et posons le problème du corps en général, du désir en général, des rapports avec les autres en général, des modes d'appartenance, d'alliance, des liens, des configurations plurielles qu'il peut y avoir entre les gens, c'est ce problème là qu'il faut poser et ne plus entendre le discours des sexologues qui, à propos de n'importe quel plaisir, de n'importe quel corps, de n'importe quelle alliance, configuration, de n'importe quel rapport, « il n'est question que de sexualité dans tout ça, laissez-moi vous en dire la vérité ». Il faut donc déborder la sexualité, par une revendication du corps, du plaisir, de l'alliance, des liens, des combinatoires, etc., il faut la déborder. Autrement dit, c'est un processus d'accélération que je voudrais faire naître par rapport au thème gauchiste de la répression et non pas du tout un mécanisme d'arrêt disant : « on en a trop parlé, revenons à des choses plus sages ». Je ne sais pas si c'est très clair...

Rouge : Faire naître une accélération ? Mais comment Michel Foucault peut-il faire naître quelque chose. Cela pose la question du livre, de l'effet des livres. Ce sont des livres qui sont lus et qui sont des livres attendus. Mais ce sont aussi des effets de malentendu, comme il a été question avec le titre de *Politique hebdo* tout à l'heure. Donc comment ça travaille un livre ?

Michel Foucault : Là, ma réponse ne peut être que biographique et subjective, donc peu intéressante. C'est un problème que je n'ai pas pu résoudre, car il m'est toujours arrivé des choses bizarres (rires). J'ai écrit *L'Histoire de la folie*, après une expérience de plusieurs années dans les hôpitaux psychiatriques, mais à un moment où j'ignorais l'existence de l'antipsychiatrie anglaise qui naissait à la même époque, de telle sorte que le livre a été vraiment écrit comme livre, sur fond d'une expérience subjective qui court sous le livre mais qui n'est pas directement présente, et sans lien avec le processus objectif qui était en train de se développer à l'époque et que j'ignorais, le livre s'est mis à fonctionner de cet effet objectif qu'il n'avait pas induit, et auquel il n'était pas lié, il est tombé dessus.

Je sais bien que vous êtes peut-être de ceux qui disent « ce n'est pas un hasard si ... », (rires) j'ai bien souvent envie de dire « cela a bien été un hasard si... ». Pour la médecine aussi, j'avais fait un livre qui a été peu lu mais qui a un peu fonctionné sur le même mode, c'est-à-dire en dehors de tout rapport avec les problèmes posés par l'exercice de la médecine. Pour les prisons, cela a été l'inverse, j'avais fait des trucs à propos des prisons dans la ligne de ce que j'avais fait sur la folie. Et puis, ensuite j'ai voulu faire le bilan de cela, investir au fond la leçon d'une pratique dans un livre d'histoire, mais j'ai un peu l'impression que le livre est arrivé trop tard, qu'il est resté un peu en suspens, je ne sais pas s'il a eu les effets que j'en escomptais, je ne crois pas. Alors quant à la sexualité, je ne sais pas du tout.

Tout ça, c'est un problème très important que vous posez, parce que c'est justement du statut de l'intellectuel. Qu'est-ce que c'est au fond que d'écrire un livre ? En un sens, ce n'est rien et puis ce n'est pas tout à fait rien. Moi, je pense tout de même que ces livres-là, parce que je n'ai pas été le

seul à en écrire, ni le premier, ça a tout de même joué un rôle en ceci que des gens qui se pensaient exclus par incapacité, par non dignité, si vous voulez, par non spécialisation en tout cas, de certaines formes d'analyse, donc de réflexion politique, se sont rendus compte que, au ras même de leur pratique, se passaient des choses qui avaient un sens politique, qui avaient un sens historique. Alors je crois que un infirmier dans un hôpital psychiatrique était en contact avec autre chose qu'un savoir médical dont il était exclu et une folie à laquelle il n'appartenait pas, mais qu'il faisait quelque chose qui était socialement significatif, politiquement dense, et qui avait historiquement son épaisseur, sa fonction, et je crois que ça a été une certaine fonction libératrice pour eux et c'est « sans complexe », que maintenant, à partir de leur expérience, ils viennent, ils interpellent les médecins, ils interviennent dans un groupe politique, etc. Alors je crois qu'à ce niveau-là, ces livres un peu charnière ont une certaine utilité. Autrement dit, ce n'est pas eux qui déclenchent le mouvement, mais ce sont eux qui donnent accès au discours, ou à la possibilité de discours à un certain nombre de gens qui se croyaient exclus du droit de parler, parce que jamais jusqu'à présent on ne leur avait donné le droit de parler et jamais on n'avait parlé d'eux, ni de ce qu'ils faisaient ou des objets qu'ils manipulaient. Et avoir accès au discours, c'est tout de même avoir accès, dans une société comme la nôtre, à l'action et à l'action politique.

Rouge : Est-ce que pour la sexualité, ce n'est pas plus compliqué que pour la folie ou pour la prison ? Car la sexualité, c'est un grand phénomène culturel divisé, qui ne concerne pas seulement les sexologues, qui ne se limite pas à l'exploitation par les médias de la sexualité. On a vu naître des mouvements comme le FHAR pour l'homosexualité, comme le MLF pour les femmes, des mouvements qui ne sont peut-être pas encore arrivés sans doute à leur maximum d'efficacité.

Michel Foucault : Alors là je voudrais être absolument clair et je ne l'ai pas été dans mon bouquin, parce que je croyais que cela se déduirait tout seul, là je veux être clair. Ce qui me frappe et m'intéresse dans les mouvements féministes et les mouvements homosexuels, c'est précisément que ce sont des mouvements pour lesquels on s'est servi de la sexualité, de la spécificité sexuelle de la femme, de son droit à avoir sa sexualité propre en dehors même de celle de l'homme, et de la sexualité spécifique des homosexuels, mais pour faire quoi ? Rabattre tout sur la sexualité ? Pas du tout ! Puisque les mouvements féministes n'ont revendiqué la spécificité de la sexualité de la femme que pour dire que la femme était bien autre chose que son sexe. Ce qu'il y a d'intéressant aussi dans les mouvements homosexuels, c'est qu'on est bien parti de ceci qu'on avait le droit d'avoir la sexualité qu'on voulait, dans un sens ou dans l'autre, mais pour dire quoi ? Eh bien que l'existence homosexuelle, ce n'était pas, ne se ramenait pas en son principe, en sa loi comme dans sa vérité, à telle ou telle forme de pratiques sexuelles, mais qu'on revendiquait la possibilité de rapports interindividuels, de rapports sociaux, de formes d'existence, de choix de vie, etc., qui débordaient infiniment la sexualité. Il y a là une dynamique dans ces mouvements féministes et dans ces mouvements homosexuels, partant si vous voulez d'une base tactique que donne ou qu'avait donné le discours de la sexualité, ils sont partis de cela comme base tactique pour aller beaucoup plus loin, demander beaucoup plus et exploser à un niveau beaucoup plus général. C'est très net dans milieux homosexuels californiens que je connais et où l'homosexualité, dans sa caractérisation sexuelle, est l'élément de départ de toute une forme culturelle et sociale d'appartenances, de liens, d'affections, de vies en groupe, d'attachements, etc., et finalement on se découvre des plaisirs, des corps, des rapports physiques et autres qui sont non sexuels, métasexuels, parasexuels. Autrement dit, il y a une force centrifuge par rapport à la sexualité qui est très nette dans ces mouvements et ce qui est d'intéressant c'est de voir justement que par une fausse complicité, la sexologie essaie de reprendre les mouvements féministes ou les mouvements homosexuels à son profit et de dire : « ah, mais nous sommes tout à fait d'accord avec vous ; bien sûr que vous avez droit à votre sexualité, et vous y avez tellement droit que vous n'êtes que votre sexualité ; venez à nous, à nous les femmes, à nous les homosexuels, à nous les pervers ; soyez libres mais soyez libres à condition de passer par nous, puisque vous ne devez votre liberté qu'à une spécificité sexuelle dont nous détenons la loi, donc

votre liberté elle aura pour limite notre loi, la loi que nous lui fixerons ». Et voilà comment la sexologie fonctionne en rabattant ces mouvements centrifuges par un rabattement centripète ou sexipète, si j'ose dire (rires).

Rouge : Puisque vous parlez des mouvements féministes, on a reçu au journal un texte d'une femme du mouvement de femmes, elle s'inquiétait du passage dans votre livre où vous dites que le problème n'est pas de savoir qui de l'homme ou de la femme détient le pouvoir, alors que son problème à elle et le problème du mouvement des femmes, c'était au contraire le type de pouvoir que l'homme pouvait avoir sur la femme et la façon de lutter contre ce pouvoir.

Michel Foucault : Quand j'ai dit ça, c'est en un sens très précis, c'est sur le mot « avoir » que portait la négation, autrement dit, je ne crois qu'on résolve la question en disant « les hommes ont pris le pouvoir et les femmes n'ont pas de pouvoir », etc. Le pouvoir, ce n'est pas une richesse. C'est une métaphore économique qui est perpétuellement présente dans ces analyses. Il y aurait une certaine masse de pouvoir et puis l'homme se la serait toute appropriée, ne laissant que des broutilles à la femme et quelques petits morceaux aux enfants. Ce n'est pas ça, le problème c'est : « dans une famille, comment s'exerce le pouvoir ? ». Il est absolument évident que le pôle « mâle », que le pôle « père », que le pôle « mari » est le pôle dominant, mais qui exerce sa domination par un certain nombre de relais, de moyens, etc. Et en particulier l'omnipouvoir, l'omnipuissance, l'omnipotence qui a été donnée à la femme sur les enfants pendant les premières années de leur vie, est un fait qu'on ne peut pas contester, ce qui ne veut pas dire que la femme a du pouvoir, mais veut dire qu'elle exerce tout le pouvoir sur les enfants à l'intérieur d'une constellation dont le pôle absolument dominant c'est l'homme. Il faut arriver à ces analyses relativement complexes et fines, mais si vous vous donnez la métaphore de la possession quand il s'agit d'analyser l'exercice du pouvoir, vous n'avez plus que des rapports quantitatifs pour faire votre analyse : « qui a le plus de pouvoir, est-ce l'homme ou la femme ? » C'est inintéressant, ça ne rend pas compte des processus.

Rouge : Vous substituez un « comment ? » au « combien ? »

Michel Foucault : Exactement. Le problème n'est pas de savoir si l'homme a le pouvoir et si la femme n'en a pas, mais de savoir effectivement comment de l'homme à la femme, de la femme aux enfants, passe le courant du pouvoir, quelles sont les différences de potentiel qui permettent le fonctionnement du pouvoir.

Rouge : Mais cela passerait par un travail qui déborderait l'histoire au sens où vous la voyez. Les travaux de Lévi-Strauss autrefois montraient comment à travers les systèmes de parenté, se déplaçaient sinon les rapports de pouvoir dans telles ou telles configurations ou groupes sociaux, au moins les figures qui pouvaient prendre ces rapports de pouvoir...

Michel Foucault : Oui, dans la mesure où Lévi-Strauss a fait une analyse essentiellement relationnelle, je peux dire que ce que je veux faire aussi à propos du pouvoir, c'est une analyse de type relationnel, et non pas une analyse en termes de possession. Cela me paraît une sorte d'évidence. Cela est très difficile à analyser. J'ai bien conscience que je suis très loin d'avoir les instruments pour analyser un truc relationnel, mais que ce soit un truc relationnel, qu'il y a du pouvoir qui ne soit pas comme une masse qu'on partagerait comme un gâteau, cela va de soi dès qu'on y réfléchit un instant. Cela implique des analyses que je ne suis pas capable de faire, j'espère qu'on les fera après moi...(rires)

Rouge : Est-ce qu'analogiquement à la question que l'on posait tout à l'heure sur les mouvements de revendications sexuelles, est-ce que du côté de la psychanalyse il n'y a pas ce même phénomène ? Apparemment la question sexuelle y est centrale, mais elle dépasse ce niveau, et elle a une dimension culturelle ...

Michel Foucault : Absolument. Je dirais au fond que le coup de génie de Freud, ce n'est pas finalement d'avoir découvert que la vérité de l'inconscient c'est la sexualité, c'est tout le contraire, il a à partir d'une problématique de la sexualité qui était déjà passablement abordée, amorcée à son époque, il est finalement allé vers autre chose, car l'inconscient c'est bien plus que la sexualité, c'est bien plus que le sexe. Alors là chez Lacan, c'est évident, il n'en est plus question du tout. Je ne suis pas lacanien ni anti-lacanien, mais ce débordement on le retrouve exactement comme cela dans la psychanalyse, et on sent très bien qu'il y a une sorte de psychanalyse imbuvable qui est celle de la sexualisation perpétuelle, et puis il y a la psychanalyse qui fait percer par rapport à la sexualité et qui cherche autre chose, je ne sais pas quoi, mais qui traverse la sexualité et s'accélère d'avoir quitté la sexualité.

Rouge : Ce dont vous créditez Freud à la fin de *La Volonté de savoir*, c'est d'avoir dissipé ou détruit l'hypothèse physiologiste sur le sexe. Cela me paraît un peu réducteur de voir Freud comme ça, et ce que vous venez de dire vous ne le dites pas. C'est ce qui m'a gêné dans le livre. D'autre part, vous concluez en disant qu'il serait temps que les psychanalystes découvrent leur propre histoire. Mais vous, est-ce que n'avez pas tendance à faire une réduction de ce que Freud a fait ?

Michel Foucault : je voudrais que non. Moi, je ne fais pas de polémique, en général, et je ne discute pas ce que les gens font ...

Rouge : Mais Freud, ce n'est pas les gens... (rires)

Michel Foucault : Oui, il n'en reste pas moins qu'on a des cibles, etc.... Il y a une chose contre laquelle le livre était écrit. Ce que je veux faire c'est une sorte de généalogie de la psychanalyse dans la mesure où la psychanalyse est le discours dominant le discours de la sexualité. Or il y a une sorte de sacralisation de la psychanalyse chez certains psychanalystes qui tend à montrer que seul un analyste peut faire l'histoire de la psychanalyse, et que la psychanalyse est absolument incommensurable avec tout le reste, qu'elle est en rupture avec tout le reste, avec la psychiatrie, etc., alors j'ai voulu, de manière un peu provocante, mais sans doute imprudente, car comme c'est une espèce de livre programme, j'ai voulu montrer que la psychanalyse est apparue comme une figure parfaitement compréhensible dans l'histoire du savoir psychiatrique et neurologique de l'époque et qu'en particulier c'était la figure inverse de la théorie de la dégénérescence qui a dominé entièrement la psychiatrie, la neurologie, la psychiatrie criminelle, la criminologie, etc., tout ce secteur là pendant presque cinquante ans, entraînant des effets racistes, et Freud, médecin juif, s'est dépris de ça, il est sorti d'une problématique qui était commune aux Français, aux Anglais, aux Allemands de l'époque, et beaucoup d'éléments de la psychanalyse peuvent se comprendre comme des éléments alternatifs par rapport à la théorie de la dégénérescence. Alors j'ai insisté un peu là-dessus, on peut faire une généalogie très positive, très historique de la psychanalyse sans pour autant en dire du mal (rires). Je n'ai peut-être pas assez souligné que la psychanalyse c'est encore bien plus que cela, mais on peut la saisir là comme retournement de la dégénérescence.

Rouge : Vous distinguez en fait deux types d'hypothèses, celle de la censure et celle de la loi constitutive du désir. Dans certains courants de la psychanalyse, par exemple, plutôt ce qui se passe dans l'École freudienne ou dans le groupe quatre, et pas dans les courants plus médicalisés et plus psychologisants de l'association internationale, il me semble que ce qui se passe là ne répond plus à cette conception de la loi constitutive du désir, ou à l'hypothèse répressive. Je pensais à toutes les connexions du côté de la culture. Je pensais par exemple à un livre de Pierre Legendre, que vous avez peut-être lu, (*L'amour du censeur*) qui semble se nouer assez bien à ce que vous faites, et qui déborde par rapport à une simple sexualisation et qui surtout ne tombe pas sous le coup de votre critique.

Michel Foucault : Alors là, je vais vous dire. Je n'entreprends pas de critiquer untel ou untel. Je ne

le fais pas tout simplement pour une raison très bête, c'est que je n'ai pas le temps. Je vais vous dire : pour faire une bonne critique, il faut s'en donner les moyens, connaître exactement les textes, les parcourir dans tous les sens, etc. Et je crois d'autre part que ces modalités d'analyse critique ont absorbé l'énergie de la plupart des intellectuels français pendant des années et des années.

Rouge : la critique critique...

Michel Foucault : Oui, la critique critique de la critique...Ce renvoi perpétuel d'un livre à un autre qui amène à un jeu de miroir, à un tourniquet de chevaux de bois, cela ne m'intéresse pas, et si l'on veut introduire des choses relativement nouvelles, faire changer un peu le décor, il faut ne pas se lancer dans ces choses-là. De sorte que, au fond, je ne m'attaque jamais qu'à des propositions et à leurs effets possibles dans un discours éventuel. Bien sûr, ces propositions ne sont pas fictives, souvent elles ont été tenues par quelqu'un, je ne les invente pas absolument, et malheureusement, j'ai trop souvent en tête tel ou tel texte de sorte que les gens se reconnaissent parfois et disent « que c'est injuste, ce n'est pas ce que j'ai dit ». En fait, encore une fois, je ne veux pas m'en prendre à qui que ce soit. Je sais simplement que fonctionne d'une manière limitée ou au contraire d'une manière très générale une proposition du genre « la loi est constitutive du désir ». Vous la trouverez. Or cette proposition avec sa série d'effets, quand on essaie de l'analyser, qu'est-ce qu'elle suppose sinon cette conception juridique et négative du pouvoir ? Par conséquent, je ne crois pas que cette proposition puisse être employée sans qu'on la paie d'une manière ou d'une autre, même si ses effets dans tel ou tel livre sont relativement limités, ou si ces effets sont contre balancés par autre chose. Alors le bouquin de Legendre m'a passionné. Je crois que c'est un grand et important bouquin, je ne veux pas du tout me poser la question ou me demander de savoir s'il tombe sous telle ou telle critique, je ne l'ai pas critiqué. Mais je sais simplement que cette proposition, je l'ai rencontrée dans son livre et que je l'ai rencontrée chez d'autres que lui. Je le dis de la manière la plus ouverte possible, la plus amicale possible : « attention cette proposition là, à l'employer sans précaution, à la suivre dans ses effets, qu'est-ce qu'elle porte avec soi ? Je crois qu'elle porte avec soi cette conception négative et juridique du pouvoir, et que l'on retrouve à plein, et en quelque sorte à l'état frustré et naïve, dans la conception de la répression. Donc si on veut se détacher de la problématique de la répression, il ne suffit pas de dire que la loi est constitutive du désir. Voilà ce que je dis. Ce n'est pas la critique d'untel ou untel. Autant qu'il m'en souviene, il y a dans le bouquin de Legendre tout un ensemble de choses considérables avec lesquelles je me sens en accord, mais ce n'est jamais d'un bouquin ni d'une personne dont je parle, mais de l'effet virtuel d'une proposition.

Rouge : Il y a un problème de statut des textes auxquels vous vous en prenez. Il s'agit souvent de textes mineurs. Mais vous pourriez vous en prendre à des textes plus reconnus, en les faisant fonctionner comme les textes mineurs, comme le texte du victorien...Vous trouvez toujours des textes exotiques... (rires)

Michel Foucault : Justement, je ne fais pas l'histoire des textes, et l'on peut me dire vous n'avez pas fait une description convenable de l'œuvre de Buffon ou ce que vous dites sur Charcot, cela ne tient pas compte de telle ou telle chose. Mais ce n'est pas ça. C'est une famille de propositions, un engendrement d'énoncés les uns à partir des autres, alors quand je les trouve à l'état pur...Il est certain que ces énoncés, on les trouve dans leur forme la plus pure et la plus naïve dans des textes relativement mineurs, et pas dans les grandes œuvres où ils sont pris dans des architectures, au milieu de correctifs, avec des contreforts, des arcs- boutants, etc. qui en neutralisent les effets ou qui en masquent la rusticité (rires). Dans des textes mineurs, vous voyez, toc, la généalogie de toutes les conséquences désastreuses... (rires)

Rouge : Vous auriez pu par exemple parler de Sade, du texte de Sade, de l'effet Sade...

Michel Foucault : Il y a aussi... justement je ne fais pas l'analyse de la pensée, d'un système de représentation. Je prends les textes là où ils opèrent, à l'intérieur soit d'institutions soit de programmes, soit de décisions, soit de pratiques. Alors en ce sens un programme pour une construction de prison ou un règlement d'hôpital me paraîtra autrement plus important que Sade. Sade pour moi, ça n'existe pas !

Rouge : Mais votre victorien...j'ai oublié son nom... (rires)

Michel Foucault : Il y a toujours un peu de coquetterie. Sade est tout de même un personnage hors du commun, dont le destin a été extraordinaire, alors que le victorien il ne faisait que suivre une vieille tradition que l'on retrouve déjà chez les bourgeois protestants du XVII^e siècle qui tenaient leur livre de raisons et chaque jour de dire combien ils avaient fait de bénéfice dans leur maison de commerce, qui ils avaient rencontrés, avec qui ils avaient joué aux cartes, s'ils avaient fait l'amour avec leur femme, etc., toute une espèce de pratique traditionnelle...

Fin de l'enregistrement.

P.-S.

* <http://questionmarx.typepad.fr/files/entretien-avec-michel-foucault-1.pdf>

Notes

[1] Michel Foucault connaissait bien cette revue pour y avoir répondu à des questions dans le numéro 2, septembre 1975, « Pouvoir et corps ». Cf. Dits et écrits, II, 1970-1975, Gallimard, 1994, pp. 754-760.

[2] Michel Foucault fait ici référence à un texte de Jean-Marie Brohm, « Corps et pouvoir : à propos du fascisme corporel ordinaire », paru dans Quel corps ?, n°6, automne 1976, pp. 7- 12. Dans ce texte, Brohm oppose très systématiquement les thèses de Foucault sur le pouvoir aux positions « marxistes » et « léninistes » sur l'État et la lutte des classes comme « lutte pour le pouvoir » (p. 7). Il écrit ainsi « la conception du pouvoir de Foucault se veut non- marxiste et même anti-marxiste dans la mesure où elle récuse les principaux théorèmes marxistes du pouvoir de classe » (p. 7). Brohm, pour présenter les positions imputées à Foucault utilise des citations de Deleuze tirées de son texte « Écrivain non : un nouveau cartographe », paru dans Critique n°343, décembre 1975. Le quiproquo de cette conversation avec Foucault tient à ce que Brohm dénonce la théorie foucauldienne du pouvoir au nom de la tâche impérative de la construction du parti léniniste pour la prise du pouvoir d'État : « faire du parti une arme centralisée, voilà aujourd'hui la tâche des militants trotskystes » (p. 9). Or ce n'était plus là notre problème.